





LE JOUR OÙ LES ZOMBIES ONT DÉVORÉ LE PÈRE NOËL



S. G. BROWNE

LE JOUR OÙ LES ZOMBIES  
ONT DÉVORÉ LE PÈRE NOËL



Traduit de l'anglais (États-Unis) par Laura Derajinski

MIROBOLE EDITIONS





*Pour mes lecteurs*

© Scott Browne, 2012  
ouvrage initialement paru sous le titre  
*I Saw Zombies Eating Santa Claus.*  
*A Breathers Christmas Carol*

Publié en langue française avec l'accord de l'agence littéraire  
Folio Literary Management, LLC

© Mirobole, 2014, pour la traduction française  
Mirobole Éditions  
106, rue Dubourdiu  
33800 Bordeaux  
[www.mirobole-editions.com](http://www.mirobole-editions.com)

Photographie de couverture © Vitaliy  
Conception graphique : Alice Genaud



Je me réveille sur le sol dans l'obscurité.

Une faible lumière artificielle s'élève vers le ciel nocturne et dessine le contour des arbres en contrebas, créant une douce lueur qui se reflète sur les flocons de neige – ce qui n'est pas logique puisque, dans mon dernier souvenir, je me trouvais à l'intérieur du laboratoire de recherches. C'est donc un peu troublant de me rendre compte que je suis étendu sur le dos, à flanc de colline.

Ça, et j'entends quelqu'un qui fredonne *Jingle Bells*.

Quand je m'assieds, un objet tombe de mon torse et roule sur la colline, puis s'arrête contre un tertre dans un bruit creux, *tonk*. C'est une sorte de lourd cylindre en métal noir. Je me lève et je vais le chercher. Je crois d'abord qu'il s'agit d'une lampe torche mais, en le ramassant, je comprends que c'est une matraque. Et le tertre n'est pas un tertre mais un cadavre en décomposition.

Je suis dans une ferme de cadavres.

Une demi-douzaine de corps humains à divers stades de décomposition sont étendus autour de moi sur le versant de la colline – certains sont encore très frais, d'autres momifiés,

d'autres encore s'affaissent peu à peu et font ce que les cadavres font de mieux : pourrir à leur manière si odorante et particulière.

Je baisse les yeux vers le corps le plus proche, on dirait qu'il est enceinte. Comme c'est un homme, j'en déduis que ce n'est pas le fruit d'un miracle scientifique, mais plutôt le dernier stade du gonflement *post mortem*.

Quand le corps humain meurt, les bactéries qui prolifèrent dans l'estomac continuent de manger. Sauf que, au lieu de dévorer la nourriture que nous venons d'ingérer, elles se mettent à manger nos cellules et à relâcher du gaz qui s'accumule dans notre cavité abdominale puis s'évacue. Souvent par les intestins, parfois par le torse. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas le genre de truc qu'on a envie de vivre pendant un premier rendez-vous amoureux.

Je ne parle pas d'expérience, mais ça arrive.

J'observe le flanc de colline jonché de cadavres et j'essaie de me souvenir comment j'ai atterri là et ce qui s'est passé, mais ma mémoire ne me file pas le moindre coup de main. Pas même un coup de pouce. C'est sans doute en lien avec la sensation qu'on m'a frappé le crâne à coups de massue. Je baisse les yeux vers la matraque et me dis qu'on m'a peut-être cogné avec, quand je remarque soudain ma chemise maculée de sang.

J'ignore si c'est mon propre sang ou celui d'un autre, mais je croise les doigts pour que ce soit la deuxième option. Comme il fait nuit et que je suis légèrement désorienté, il me faut un moment pour comprendre que je ne suis pas en pleine hémorragie ni ne baigne dans le sang d'un autre. Je porte un costume de Père Noël.

Je ne suis pas vraiment taillé comme ce bon vieux Papa Noël traditionnel. On ne peut pas dire que je sois rondouillard ni

bien en chair, et je n'ai pas la panse qui s'agite comme un pot de Flanby. Je suis une version plus mince du Père Noël. La photo *après*, plus que celle *avant*.

En revanche, j'ai une vraie barbe, pas un de ces postiches synthétiques. Je parle bien d'une toison épaisse et fournie, le genre qu'on développe quand on ne se rase pas pendant douze mois et que les poils blanchissent. Sans ressembler à l'acteur Edmund Gwenn dans *Le Miracle de la 34<sup>e</sup> rue*, j'ai autant l'air de son personnage que n'importe quel Père Noël de galerie commerciale.

Je me rappelle où je me suis procuré le costume et pourquoi, mais je n'ai aucune idée de ce qui m'a amené ici, à cette ferme de cadavres, ni de ce qu'il est advenu de tous les autres. Dans mon dernier souvenir, nous étions tous dans le laboratoire de recherches à chanter des cantiques de Noël, à distribuer des sucres d'orge et présenter nos meilleurs vœux.

J'en conclus que la situation nous a légèrement échappé.

Je scrute la ferme de cadavres plongée dans l'obscurité et les flocons, enfermé l'espace d'un instant dans ma propre petite boule à neige, et j'essaie de reconstituer le puzzle des événements passés, des raisons qui m'ont amené ici, seul. Je m'appête à prendre le chemin qui descend vers l'entrée principale quand je remarque à nouveau le fredonnement. Ce n'est plus *Jingle Bells* mais *Santa Claus Is Comin' to Town*. Le Père Noël débarque en ville...

La mélodie vient de derrière les arbres au-dessus de moi. Je remonte la colline, je passe devant un homme qui arbore un cache-sexe en asticots et une femme en train de fondre par terre comme la Méchante Sorcière de l'Ouest, et j'atteins une petite clairière sur le versant. Deux Pères Noël et un homme nu

se baladent parmi une douzaine de cadavres, la plupart d'entre eux également nus et attachés au sol par des barres métalliques autour des poignets et des chevilles. Tous sauf un, qui n'est ni nu, ni attaché au sol, et qui n'est d'ailleurs pas encore un cadavre – ce n'est qu'une question de temps.

Il porte un costume de Père Noël, comme moi. Mais la grande différence entre lui et moi, c'est qu'il se fait dévorer vivant par deux elfes.

Les elfes sont assis de chaque côté, vêtus de vert, affublés de chapeaux rouges à bords fourrés et de gants chirurgicaux verts. Ils fredonnent *Santa Claus Is Comin' to Town* en parfaite harmonie tout en partageant leur petit encas nocturne. Quand ils m'aperçoivent, ils s'interrompent et m'adressent le même sourire.

— Salut, Andy, disent-ils en chœur.

\*\*\*

Je m'appelle Andy Warner et je suis un zombie.

Ce n'est pas quelque chose qu'on est vraiment prêt à admettre. L'alcoolisme, l'addiction sexuelle, les problèmes de jeu... Ça oui. Ils sont indissociables de la condition humaine. Mais jamais vous ne prévoyez de vous réveiller un jour avec un cathéter dans la carotide et vos cavités bourrées de fluide conservateur d'autopsie.

Se réveiller d'entre les morts demande un gros effort d'ajustement. Un peu comme traverser la puberté, sauf qu'on ne se débarrasse jamais totalement de l'acné ni de l'odeur. Mais la plupart des respirants n'ont pas l'air de le comprendre. À les voir, c'est comme si on y pouvait quelque chose. Comme si

on s'était infligé tout ça volontairement. Comme si on avait le choix.

On ne peut pas franchement dire qu'il ait un programme en douze étapes pour devenir un zombie. Il ne suffit pas d'assister à quelques réunions, de trouver un tuteur et de se sevrer de la mort-vie. Une fois que vous êtes réanimé, vous avez franchi une limite, impossible de faire marche arrière.

En règle générale, les zombies ont du mal à accepter leur nouvelle réalité. C'est ce qu'une de mes amies avait l'habitude de répéter. *Accepte ta réalité*. Une philosophie de vie très saine en théorie, mais bien plus compliquée qu'on ne l'imagine en pratique – surtout quand votre réalité est faite d'inquiétants gonflements corporels, d'asticots en prolifération et de risques d'être démembré par des étudiants de fraternités universitaires.

Et vous pensiez que *vous* aviez des problèmes ?

Quand je dis que je suis un zombie, je ne parle pas de l'archétype de la goule idiote traînant les pieds que vous pouvez voir sur l'écran de votre multiplex habituel. Dans les films, la plupart des zombies sont des monstres décérébrés qui n'ont plus la moindre étincelle d'humanité et n'ont qu'un seul but : dévorer quiconque se met en travers de leur chemin.

Un peu comme les politiciens, mais sans les financements privés.

Les vrais zombies ne sont pas des parodies à la Romero. Nous sommes juste des cadavres réanimés normaux et sensibles qui se décomposent peu à peu et qui auraient sérieusement besoin d'une psychothérapie. Pas de gémissements, pas de grognements. Pas de déchiquètements de crânes à coups de dents. Aucune de ces inepties hollywoodiennes à la con.

Sauf pour ce truc de manger de la chair humaine. Il s'avère qu'ils ont eu raison là-dessus.

Le lutin de gauche mord dans le respirant et montre mon visage du doigt tandis que son comparse lâche « Aïe aïe... ».

Je lève la main et sens sur mon front une blessure grosse comme une pièce de dix cents. Je ne vois d'abord pas trop ce que c'est, ni pourquoi j'arrive à y glisser mon auriculaire, jusqu'à ce que je passe la main derrière mon crâne et découvre la plaie béante par où la balle est sortie.

Voilà qui explique ma migraine.

Je déteste qu'on me tire dans la tête. Tu parles d'une fausse rumeur véhiculée par le cinéma d'horreur. Ce n'est qu'un film, les gars. Une technique scénaristique pour que le héros à l'écran ne soit pas dévoré vivant et puisse passer à la scène suivante. Honnêtement, tirer dans la tête d'un zombie, ça ne fait rien d'autre qu'un sacré bazar. Et surtout, c'est une blessure sacrément difficile à dissimuler avec du maquillage.

Il me faut un comprimé d'Advil. Je ne cracherais pas non plus sur de la gaze et de la Bisephtine. Et peut-être aussi un sweat à capuche, pour éviter d'attirer des nuées de mouches curieuses.

— C'est lui qui m'a tiré dessus ? je demande aux lutins.

Ils me regardent et hochent la tête ensemble, puis ils se remettent à manger le respirant.

— *Oooo*, dit celui-ci. *Iii aaa oooooo*.

Quand vous vous faites dévorer vivant, vous avez tendance à ne parler qu'en voyelles.

Je reconnais le visage du respirant mais son nom m'échappe. Si une balle dans la tête ne peut pas tuer un zombie, il faut admettre qu'elle a un impact conséquent et irréversible sur ses

capacités mentales : quand votre matière grise jaillit par l'arrière de votre crâne, vous n'êtes plus trop en mesure de gagner des concours d'orthographe.

La bonne nouvelle, c'est que les zombies n'ont pas besoin de l'intégralité de leur cerveau pour fonctionner. Pas même de la majeure partie. C'est sans doute dû au fait que la plupart des respirants eux-mêmes passent leur vie entière sans jamais faire usage de leur cerveau. Mais je suis encore un peu troublé. Tout ceci paraît irréel et dégage une ambiance un peu joyeux-joyeux-noël-zombiesque.

Si vous n'avez jamais repris connaissance dans une ferme de cadavres, vêtu d'un costume de Père Noël, la cervelle explosée à l'arrière de votre crâne, alors vous ne pouvez pas comprendre.





TROIS JOURS PLUS TÔT

— |

| —

— |

| —

Je suis sanglé sur une table dans l'une des salles de recherches, la tête immobilisée, nu comme un ver à l'exception d'une paire de chaussons bleus d'hôpital à mes pieds. Ils me laissent parfois porter une blouse chirurgicale mais la plupart du temps, je suis nu, ce qui ne contribue pas à développer mon sentiment de dignité. Enfin, quand on est un rat de laboratoire sujet à de multiples expérimentations au nom du progrès scientifique, la dignité n'est pas une priorité.

— Le sujet a-t-il été désinfecté ? demande un technicien de laboratoire qui m'insère un cathéter dans le pénis.

— Non, répond un autre. Je m'en chargerai dès qu'on aura fini de tout installer.

Deux laborantins en blouse et masque chirurgical me préparent pour le prochain test. Le sujet en question, c'est moi. Et par *désinfecté*, ils veulent dire aspergé de Lysol de la tête aux pieds. Chaque fois qu'ils me font ça, ça me rappelle quand je remontais du cellier et que ma mère se précipitait sur moi avec sa bombe de désodorisant Glade. C'était avant que je commence à me régénérer. Avant que j'arrête de me décomposer.

Avant que je mange mon père et ma mère\*.

Les relations parents-zombies sont parfois un peu compliquées.

Les laborantins continuent à installer le test qu'ils ont prévu de m'infliger aujourd'hui – bien qu'*aujourd'hui* soit une notion très relative. Les jours n'ont plus vraiment de sens quand vous passez votre existence dans des pièces aveugles, à vous faire poignarder, tirer dessus, électrocuter, à subir des tests d'impact et de toxicité, des analyses de régénération des tissus.

Pour l'instant, j'ai des électrodes fixées de part et d'autre du crâne : les câbles sont reliés à une machine pleine de jauges, de compteurs et d'équipements d'enregistrement sur un chariot à côté de moi. Si j'étais médecin ou scientifique ou champion du jeu télé *Jeopardy* ! je connaîtrais peut-être le nom de cet engin, mais je n'étais qu'un simple agent immobilier dans ma vie antérieure. Avant ma mort. Avant ma réanimation. Avant que je mène un combat en faveur des droits des zombies qui allait culminer en un bain de sang au Nouvel An dernier, et me valoir une résidence permanente dans ce labo de recherches de l'université des Sciences et de la Santé, à Portland dans l'Oregon.

Je me dis que j'aurais mieux fait d'exercer un autre métier qu'agent immobilier – un métier qui aurait pu s'avérer plus utile pour une personne dont le corps a été donné malgré elle à la science, et qui se retrouve enfermée contre son gré. Genre coach individuel dans une salle de sport. Ou pro de l'évasion. Ou MacGyver. Tout ce dont j'aurais besoin alors, ce serait d'un

\* Cf. le volet précédent des aventures d'Andy, *Comment j'ai cuisiné mon père, ma mère... et retrouvé l'amour* (Mirobole, 2013).

peu de bicarbonate de soude, d'eau oxygénée et d'une bouteille d'eau chaude, et je pourrais me barrer d'ici.

Je n'ai aucune notion du temps car je ne vois jamais les couchers de soleil ni la lune, je ne sens pas les changements de saisons, mais à écouter les conversations autour de moi et à voir les décorations dans les couloirs, je sais qu'on est à quelques jours de Noël, ce qui signifie que je me trouve ici depuis presque un an.

Le temps passe à toute vitesse quand on vous électrocute ou qu'on vous contamine à la syphilis.

— Lunettes de protection, dit l'un des laborantins.

Ils enfilent leurs lunettes et, un instant plus tard, on m'aspérge de Lysol. Je préférerais qu'ils utilisent la marque Pine-Sol ou Simple Green, quelque chose qui ne me donne pas une odeur de toilettes tout juste lavées, mais je n'ai pas mon mot à dire.

Au moins, ils ne me désinfectent pas à l'eau de Javel.

Il y a d'autres zombies avec moi dans ce centre de recherches, je ne suis pas le seul à me faire tâter, tripoter, tester au nom de la science. Mais je suis ici depuis plus longtemps que n'importe qui. Et à ma connaissance, personne d'autre n'est passé dans l'émission d'Oprah Winfrey.

J'ai bien conscience de ne plus être une célébrité, et qu'aux yeux des chercheurs, des internes et des manutentionnaires, je ne suis qu'un non-humain parmi tant d'autres, un rat zombie de laboratoire baptisé d'un numéro en guise de nom, mais ce serait sympa de savoir ce qu'ils sont en train de me faire, et pourquoi je n'ai pas encore été envoyé au compost. La seule chose que j'ai pu deviner, c'est qu'ils nous étudient, moi et les autres, afin de comprendre pourquoi nous nous réanimons, et comment nous parvenons à guérir et à inverser le processus de

décomposition dès l'instant où nous consommons de la chair humaine.

Non pas qu'ils me servent à dîner du M. et Mme Tout-le-Monde : je n'ai pas dégusté de viande de respirant depuis le Nouvel An dernier. Techniquement, d'ailleurs, je n'ai rien mangé depuis qu'ils m'ont amené ici. Entre nous, c'est difficile de mâcher quand vos lèvres ont été cousues avec un fil de nylon haute résistance.

Je n'ai reçu d'alimentation que par l'intermédiaire d'un tube inséré de façon permanente dans mon estomac. Pas parce que je dois consommer mes cinq fruits et légumes par jour et ma ration quotidienne recommandée de farine complète. Les zombies ne sont pas réputés pour leur régime omnivore. En tout cas, quoi qu'ils me donnent à manger, ça retarde ma décomposition.

Les laborantins terminent de m'asperger quand le chercheur ès zombies entre dans la pièce. Il est vêtu d'une blouse blanche, un masque à particules lui dissimule la moitié du visage et des lunettes de sécurité sont perchées au sommet de son crâne. Le badge attaché à la poche de sa blouse l'identifie comme étant Robert Rudolph mais presque tout le monde l'appelle Bob dans le labo.

Bob et moi, on est de vieux amis. Quand je dis « amis », j'entends que Bob a mené de nombreuses expériences sur ma personne au cours des douze derniers mois, notamment la plupart des électrocutions, des perforations et des tests d'impacts balistiques. Notre amitié ne repose donc pas franchement sur les bases solides de la confiance et du respect mutuels.

Bob s'entretient avec les laborantins pour s'assurer que tout est en place, que j'ai été correctement préparé, puis il les

remercie et ils s'en vont. Après leur départ, il s'approche, retire son masque à particules et baisse les yeux vers moi.

— Alors, comment se sent-on aujourd'hui, CR-1854 ?

Ça, c'est moi. CR, c'est pour Cadavre Réanimé. J'imagine que 1854, c'est le nombre de sujets de recherches qui sont passés avant moi. Quand ils parlent de nous à l'hôtel du laboratoire de recherches, ils n'emploient jamais nos noms ni le terme de « zombie ». Et on n'a pas droit non plus au Wifi gratuit, aux After Eight sur l'oreiller ou aux draps cent pour cent coton peigné quatre cents fils de chez Frette.

Je regarde Bob sans répondre. J'aimerais lui dire ce que j'éprouve – une sensation à mi-chemin entre le froid et la gêne – mais, avec mes lèvres cousues, le partage de mes pensées n'est pas évident.

Bob m'observe de haut, un sourire plaqué sur le visage comme s'il présentait un jeu télévisé et que j'étais le candidat finaliste. Quelque chose chez Bob m'évoque mon ancien psychiatre, Ted, qui restait assis dans son fauteuil à me dévisager avec son sourire en toc tandis que j'écrivais sur mon ardoise Velleda ce que j'éprouvais à être un zombie. Ça, c'était avant que je décide de ne plus avoir besoin de son aide. Avant que je trouve un but à mon existence. Avant que je le dévore.

Une façon comme une autre de s'assurer du secret médical.

— Sais-tu ce que j'ai prévu pour toi aujourd'hui ? demande Bob sans se défaire de ce sourire fourbe.

Non, je pense. Je n'ai pas reçu la note d'information. Quoiqu'ils aient prévu, je parie que ce n'est pas un truc que j'aurais envie de consigner dans mon album de scrapbooking.

— Nous allons débiter aujourd'hui une nouvelle forme de thérapie.

Bob choisit une aiguille et une seringue sur le plateau à côté de la table d'examen.

— Nous sommes très enthousiastes.

Oui. Enthousiaste. C'est tout à fait ce que je suis. J'ai presque du mal à me retenir d'uriner de joie dans mon cathéter.

— Tu es un spécimen plutôt unique, dit Bob en préparant l'aiguille. Le seul qui ait réagi à nos tests comme nous l'escomptions. C'est pourquoi tu es un élément très important de nos recherches.

Si je suis si important que ça, ils pourraient au moins m'accorder une chambre avec vue et un statut de membre privilégié. Peut-être une coupe de cheveux et un rasage gratuits. Ou du papier toilette correct.

L'année dernière à cette époque, j'étais dans une cage meublée de neuf mètres carrés à la SPA de Santa Cruz, où je donnais des interviews par satellite à CNN et à Howard Stern, assis dans mon canapé-lit double à boire un cabernet sauvignon Réserve Privée Beringer. Alors il est facile de comprendre que je puisse avoir des exigences un peu plus élevées que la moyenne. Mais honnêtement, je ne crois pas avoir la grosse tête en rêvant d'un rouleau de PQ Renova ou d'un paquet de lingettes pour bébé.

Comme ma tête est bloquée, je n'ai qu'une visibilité limitée sur mon environnement, mais j'aperçois une zone d'observation surélevée à l'autre bout de la pièce, où entre un homme brun arborant une moustache d'acteur porno des années 1970 qui s'installe au premier rang derrière la vitre en Plexiglas. Une belle femme au crâne rasé le rejoint. Depuis le début de mon séjour ici, ils me contemplent depuis la zone d'observation ou derrière des écrans de protection, discutant entre eux. Je n'ai



jamais entendu leurs propos mais j'imagine qu'ils ne débattent pas de ma Sécurité sociale.

Tandis que je les regarde, Bob me plante l'aiguille dans l'épaule. Je n'éprouve aucune douleur ni aucune gêne. Je ne sens même pas l'aiguille entrer dans ma chair. Une mouche sur mon épaule ne m'aurait pas fait plus d'effet.

C'est un des avantages, quand on est un zombie. On peut se cogner l'orteil ou se faire arracher le bras sans remarquer la moindre différence entre les deux. Sauf que quand on se cogne l'orteil, on peut encore nouer ses lacets ou applaudir.

Bob approche un écran plat dans mon champ de vision au-dessus de moi. L'écran est relié à un bras articulé, comme la lampe d'un fauteuil de dentiste, mais je doute que tout ceci soit couvert par la clause dentaire de ma complémentaire. Bob place l'écran afin qu'il soit juste dans ma ligne de mire, puis il m'insère dans chaque œil un spéculum qui m'empêche de cligner des paupières.

Il avait raison. C'est nouveau, en effet.

— À l'aise ? demande Bob.

Il contourne le chariot et se place de l'autre côté de la table, à l'endroit où les électrodes sur mon crâne sont reliées à la machine pleine de boutons, d'aiguilles et de jauges. Je ne sais toujours pas à quoi sert cet engin mais, d'après ce que j'en vois, il ne sert pas à mesurer les pensées positives.

Bob repositionne son masque à particules, resserre les liens puis ajuste ses lunettes de sécurité.

— Pas d'inquiétude. Ce n'est qu'une précaution. Simple procédure.

Facile à dire. Ce n'est pas lui qui se retrouve sanglé sur une table d'autopsie dans un labo, les paupières bloquées et la tête

reliée à une machine bizarre. J'aimerais bien échanger avec lui et voir s'il considère toujours ça comme une simple procédure.

Pendant que Bob traficote les boutons et les jauges, je jette un coup d'œil au moustachu et à la femme chauve, tous deux penchés et observant la scène avec intérêt.

— Très bien, nous voilà fin prêts, je pense.

Bob se retourne et regarde vers la salle d'observation avant de lever les pouces. Le moustachu acquiesce tandis que la femme garde les yeux rivés sur moi, le regard plongé dans le mien. Dans des circonstances normales, je dirais que nous venons de partager un instant magique mais la normalité et moi, ça fait un moment qu'on n'a pas passé de temps ensemble.

— J'espère que tu es fan de cinéma, me dit Bob.

Sur l'écran au-dessus de moi, l'image bleue est remplacée par un clip, une scène extraite du film original *La Nuit des morts-vivants*, où des zombies boulottent Tom et Judy passés au barbecue.

— Lumière, ça tourne, action, dit Bob.

Puis il appuie sur un bouton et une lumière blanche explose derrière mes yeux.